

J e a n M e s l i e r

extraits de
mes
sentiments
(testament)

les atomes de l'âme
2012

extraits de mes sentiments
(testament)

Titre original : Le Testament de Jean Meslier
d'après l'édition de 1762
est daté du 15 mars 1742.
L'édition originale contient 64 pages.

New design by Christian Isidore Angelliaume

© Juin 2012, éditions les atomes de l'âme.

*Ce livre a été entièrement reconditionné — c'est-à-dire : copie, mise au français moderne, relecture, et mise en page, etc. —, à titre privé et pour son usage strictement personnel, par **Christian Isidore Angelliaume** à partir de l'édition de 1762.*

éditions les atomes de l'âme

Jean Meslier

**extraits de mes
sentiments
(testament)**

les atomes de l'âme
2012

EXTRAIT DES SENTIMENTS
 DE JEAN MESLIER
 ADRESSÉS À SES PAROISSIENS,
 SUR UNE PARTIE DES ABUS
 ET DES ERREURS
 EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER

Abrégé de la vie de l'auteur

Jean Meslier, Curé d'Estrepigny et de But en Champagne, natif du village de Mazerni dépendant du Duché de Mazarin, était le fils d'un ouvrier de forge ; élevé à la campagne, il a néanmoins fait ses études et est parvenu à la prêtrise.

Étant au Séminaire où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faisant souvent l'aumône ; d'ailleurs très sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

Mrs. Voiry et Delavaux, l'un curé de Va et l'autre curé de Boutzicourt, étaient ses confesseurs et les seuls qu'il fréquentait.

Il était seulement rigide partisan de la justice, et poussait quelquefois ce zèle un peu loin. Le Seigneur de son village nommé le Sr. De Touilly, ayant maltraité quelques paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au Prône : Mr. de Mailly, archevêque de Reims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le dimanche qui suivit cette décision, ce curé monta en chaire et se plaignit de la sentence du Cardinal. « Voici, dit-il, le fort ordinaire des pauvres curés de campagne ; les archevêques qui font de grands Seigneurs, les méprisent et ne les écoutent pas. Recommandons donc le seigneur de ce lieu. Nous priérons Dieu pour Antoine De Touilly ; qu'il le convertisse, et lui fasse la grâce de ne point maltraiter le pauvre, et déponiller l'orpelin. »

Ce seigneur présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nou-

velles plaintes au même archevêque qui fit venir le Sieur Meslier à Donchery, où il le maltraita de paroles.

Il n'a guère eu depuis d'autres événements dans sa vie ni d'autre bénéfice que celui d'Etrébigny.

Les principaux de ses Livres étaient la Bible, un Moréri, un Montagne et quelques Pères ; et ce n'est que dans la lecture de la Bible et des Pères qu'il puisa ses sentiments. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au Garde des Sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'extrait suivant. Son MS. est adressé à Mr. Le Roux Procureur et Avocat en Parlement, à Mézières.

Il est écrit à l'autre côté d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe : « J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, les vanités, les folies et les méchancetés des hommes ; je les ai bais et détestés, je ne l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant et après ma mort ; et c'est afin qu'on le sache, que je fais, écris le présent Mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage de vérité à tous ceux qui le verront et qui le liront si bon leur semble. »

On a aussi trouvé parmi les livres de ce curé, un imprimé des Traités de Mr. de Fénelon, archevêque de Cambrai [Édit. de 1718.] sur l'Existence de Dieu et sur ses attributs, et les Réflexions du P. Tournemine, Jésuite sur l'Athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge signées de sa main.

Il avait écrit deux lettres aux Curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentiments etc. Il leur dit qu'il a consigné au Greffe * de la Justice de sa Paroisse une copie de son écrit en 366 feuillets in-8^o., mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les simples ne soient instruits, et ne connaissent la vérité.**

Ce curé a travaillé toute sa vie en secret pour attaquer toutes les opinions qu'il croyait fausses.

Il mourut en 1733. âgé de 55 ans : on a cru que dégoûté de la vie il s'était exprès refusé les aliments nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin

Par son testament, il a donné tout ce qu'il possédait, qui n'était pas considérable, à ses paroissiens et il a prié qu'on l'enterrât dans son Jardin.

* Sainte Menoult.

** On dit que le Grand Vicaire de Reims s'est emparé de la troisième copie.

Avant-propos

Vous connaissez, mes frères, mon désintéressement ; je ne sacrifie point ma croyance à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si directement opposée à mes sentiments, ce n'est point par cupidité ; j'ai obéi à mes parents. Je vous aurais plutôt éclairés, si j'avais pu le faire impunément. Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je n'ai point avili mon ministère en exigeant des rétributions qui y font attachées.

J'atteste le Ciel, que j'ai aussi souverainement méprisé ceux qui se rient de la simplicité des peuples aveuglés, lesquels fournissent pieusement des sommes considérables pour acheter des prières. Combien n'est pas horrible ce monopole ! Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos lueurs et de vos peines témoignent pour leurs mystères et leurs superstitions : mais je déteste leur insatiable cupidité et l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement.

Qu'ils se contentent de rire de leur propre aisance ; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs en abusant de l'aveugle piété de ceux qui par leur simplicité leur procurent une vie si commode. Vous me rendez, sans doute, mes frères, la justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoignée pour vos peines me garantit du moindre de vos soupçons. Combien de fois ne me suis-je point acquitté gratuitement des fonctions de mon ministère ? Combien de fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi souvent et aussi abondamment que je l'aurais souhaité ? Ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenais plus de plaisir à donner qu'à recevoir ? J'ai évité avec soin de vous exhorter à la bigoterie ; et je ne vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible de nos malheureux dogmes. Il fallait bien que je m'acquittasse, comme curé, de mon ministère. Mais aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même

lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux mensonges que je détestais dans le cœur ? Quel mépris n'avais-je pas pour mon ministère, et particulièrement pour cette superstitieuse messe, et ces ridicules administrations de sacrements, surtout lorsqu'il fallait les faire avec cette solennité qui attirait votre piété et toute votre bonne foi ? Que de remords ne m'a point excité votre crédulité ? Mille fois sur le point d'éclater publiquement, j'allais dessiller vos yeux, mais une crainte supérieure à mes forces me contenait soudain, et m'a forcé au silence jusqu'à ma mort.

Chapitre premier

PREUVE, TIRÉE DES MOTIFS QUI ONT PORTÉ LES HOMMES À ÉTABLIR UNE RELIGION

Comme il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves et des témoignages clairs et convaincants ; faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs et de tromperies ; car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes et qu'il n'aurait pas voulu qu'elles portassent des marques plus sûres et plus authentiques de vérité que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or il n'y a aucun de nos Christicoles, de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir par des preuves claires que la Religion soit véritablement d'institution divine ; et pour preuve de cela c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet et les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux, qui ait pu convaincre et persuader les autres par de tels témoignages de vérité ; ce qui ne serait certainement point s'il y avait de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires et sûres d'une institution divine, car comme personne d'aucune secte, de religion éclairée et de bonne foi, ne prétend tenir et favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentiments et dans une même forme de religion, on devrait produire ces preuves et ces témoignages

convaincants de la vérité, et faire voir par là que telle religion est véritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres. Alors chacun le rendrait à cette vérité, et personne n'oserait entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture, qu'il ne soit en même temps confondu par des preuves contraires : mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions humaines, et surtout la fausseté de la nôtre.

Chapitre 2

PREUVE TIRÉE DES ERREURS DE LA FOI

Toute religion qui pose pour fondement de ses mystères et qui prend pour règle de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une véritable religion, ni être d'institution divine. Or les religions humaines, et principalement la Catholique, pose pour fondement de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs. Donc, etc. Je ne vois pas qu'on puisse nier la première proposition de cet argument, elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir en douter. Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la religion chrétienne prend pour règle de sa doctrine et de sa morale ce qu'ils appellent foi ; c'est-à-dire, une créance aveugle, mais cependant ferme et assurée, de quelques Lois, ou de quelques révélations divines, et de quelque Divinité. Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi, car c'est cette créance de quelque divinité et de quelques révélations divines qui donne tout le crédit et toute l'autorité quelle a dans le monde, sans quoi on ne ferait aucun état de ce qu'elle prescrirait. C'est pourquoi il n'y a point de religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs * d'être fermes dans leur foi. De là vient que tous les Christicoles tiennent pour maximes que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice, et de toute sanctification, comme il est marqué dans le Concile de Trente Secs. 6. chap. 8.

Or il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu, est un principe d'erreurs et de mensonges. Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur en matière de religion qui ne prétende se couvrir du

* Estote fortes in fide (*il faut être fort dans sa foi*)

nom de l'autorité de Dieu, et ne se dise particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. Non seulement cette foi et cette créance aveugle qu'ils posent pour fondement de leur doctrine, est un principe d'erreur etc., mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leurs religions. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres sous ce spécieux prétexte.

Or il n'est pas croyable, qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et sage, voulût se servir d'un tel moyen ni d'une voie si trompeuse, pour faire connaître ses volontés aux hommes ; car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur tendre des pièges pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimerait l'union et la paix, le bien et le salut des hommes, ait jamais établi pour fondement de la Religion, une source si fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes. Donc des religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos Christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, et qu'ils diront que quoique leur foi et leur créance soient aveugle en un sens, elles ne laissent pas néanmoins d'être appuyées par de si clairs et si convaincants témoignages de vérité, que ce serait non seulement une imprudence, mais une témérité et une grande folie, de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tiennent de la prétendue sainteté de leur religion qui condamne le vice et qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent, qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment bon et sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont embrassée avec amour et défendue jusqu'à souffrir la mort et les plus cruels tourments, plutôt que de l'abandonner : n'étant pas croyable, que de si grands personnages se soient laissés tromper dans leur créance, qu'ils aient renoncé à tous les avantages de la vie et se soient exposés à de si cruelles persécutions pour ne maintenir que des erreurs et des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité des oracles

et des prophéties qui ont été depuis si longtemps rendues en leur faveur, et qu'ils prétendent accomplies d'une façon à n'en point douter.

Enfin leur quatrième motif de crédibilité, qui est comme le principal de tous, se tire de la multitude des miracles faits en tout temps et en tous lieux en faveur de leur religion.

Mais il est facile de réfuter tous ces vains raisonnements et de faire connaître la fausseté de tous ces témoignages.

Car 1°. les arguments que nos Christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité, peuvent également servir à établir et confirmer le mensonge comme la vérité ; car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité ; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine et véritable, et au moins en sa manière qui ne condamne tous les vices et ne recommande la pratique de toutes les vertus. Il n'y en a point qui n'ait eu de doctes et zélés défenseurs qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien et la défense de leur religion ; et enfin il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges et des miracles qui ont été faits en leur faveur.

Les Mahométans, les Indiens, les Païens en allèguent en faveur de leurs religions, aussi-bien que les Chrétiens. Si nos Christicoles font état de leurs miracles et de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les religions païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourrait tirer de tous ces prétendus motifs de crédibilité, se trouve à-peu-près également dans toutes sortes de religions.

Cela étant, comme toutes les histoires et la pratique de toutes les religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos Christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les religions, et par conséquent ne peuvent servir de preuves et de témoignages assurés de la vérité de leur religion, non plus que de la vérité d'aucune ; la conséquence est claire.

2°. Pour donner une idée du rapport des miracles du Paganisme avec ceux du Christianisme, ne pourrait-on pas dire, par exemple, qu'il y aurait plus de raison de croire Philostrate, en ce qu'il récite dans le 8^e. livre de la vie d'Apollonius, que de croire tous les Évangélistes ensemble, dans ce qu'ils disent des miracles de J. C.

parce que l'on sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit, éloquent et disert, qu'il était secrétaire de l'Impératrice Julie, femme de l'empereur Sévère, et que ç'a été à la sollicitation de cette Impératrice, qu'il écrivit la vie et les actions merveilleuses d'Apollonius ? marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par de grandes et extraordinaires actions, puisqu'une Impératrice était si curieuse d'avoir sa vie par écrit ; ce que l'on ne peut nullement dire de J. C. ni de ceux qui ont écrit sa vie ; car ils n'étaient que des ignorants, gens de la lie du peuple, des pauvres mercenaires, des pécheurs qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même très-souvent et très-grossièrement.

À l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les actions, s'il avait véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se serait infailliblement rendu très-recommandable par ses belles actions, chacun l'aurait admiré, et on lui aurait érigé des statues, comme on a fait en faveur des Dieux : mais au lieu de cela on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, etc.

Joseph l'Historien, après avoir parlé de ses plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra ; marque bien certaine qu'il n'y ajoutait pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux, de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses comme des narrations fabuleuses. Voyez Montaigne et l'auteur de l'Apologie des grands hommes. On peut aussi voir la relation des missionnaires de l'Île de Santorini : il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice et du mensonge comme en faveur de la justice et de la vérité.

Je le prouve par le témoignage de ce que nos Christicoles mêmes appellent la Parole de Dieu, et par le témoignage de celui qu'ils adorent ; car leurs livres qu'ils disent contenir la Parole de Dieu, et le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme, nous marquent expressément encore, qu'ils sont de faux prophètes, c'est-à-dire des imposteurs qui se disent envoyés de Dieu et qui parlent en son nom,

mais qui nous marquent expressément encore qu'ils font et qu'ils feront de si grands et de si prodigieux miracles, que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. Voyez Mathieu 24-5. -11. -27. et ailleurs.

De plus, ces prétendus faiseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi, et non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.

Un jour un de ces prétendus Prophètes nommé Sédécias, se voyant contredit par un autre appelle Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci et lui dit plaisamment * : « Par quelle voie l'esprit de Dieu a-t-il passé de moi pour aller à toi ? » Voy. encore 3. Reg. 18.40. et autres.

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits ? car il faudrait savoir 1°. si ceux que l'on dit être les premiers auteurs de ces narrations le sont véritablement ; 2°. s'ils étaient gens de probité, dignes de foi, sages et éclairés, et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement ; 3°. s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connus, et s'ils les rapportent bien fidèlement ; 4°. si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles n'ont pas été falsifiés et corrompus, dans la fuite du temps, comme quantité d'autres l'ont été.

Que l'on consulte Tacite et quantité d'autres célèbres historiens, au sujet de Moïse et de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs et de bandits. La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode ; et comme Moïse était, dit-on, instruit dans la sagesse des Égyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement pour sa personne aux enfants de Jacob, rustiques et ignorants, et de leur faire embrasser dans la misère où ils étaient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs et nos Christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres ? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, et même de vraisemblance, sur les miracles du Nouveau Testament que sur ceux de l'Ancien,

* II. Paral. 18-23

pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne servirait de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les Évangiles ont été regardées comme saintes et sacrées, qu'elles ont toujours été fidèlement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par là-même qu'elles doivent être plus suspectes, et d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables ; l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires étant d'y ajouter, d'y changer ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos Christicoles mêmes ne sauraient nier, puisque sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranchements et les falsifications qui ont été faites en différents temps, à ce qu'ils appellent leur Écriture Sainte, leur St. Jérôme fameux docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs endroits de ses prologues, qu'elles ont été corrompues et falsifiées, étant déjà de longtemps entre les mains de toutes sortes de personnes qui y ajoutaient et en retranchaient tout ce que bon leur semblait, en sorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différents, qu'il y avait de différentes copies.

Voyez ses prologues à Paulin, sa préface sur Josué, son Épître à Galeate, sa préface sur Job, celle sur les Évangiles au Pape Damase, celle sur les Psaumes à Paul et à Eustachium, etc.

Touchant les Livres de l'Ancien Testament en particulier, Esdras, prêtre de la Loi, témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus Livres Sacrés de sa Loi, qui avaient été en partie perdus et en partie corrompus. Il les distribua en XXII livres selon le nombre des lettres hébraïques, et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces livres ont été partie perdus, partie corrompus, comme le témoigne Esdras et le Docteur St. Jérôme, en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent ; et quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés et remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela et il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les Livres de la Loi de Moïse et des Prophètes qu'on put trouver, furent brûlés du temps d'Antiochus. Le

Talmud regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les Lois divines, avec les sentences et dits notables des rabbins, leur exposition, tant sur les Lois divines qu'humaines, et une quantité prodigieuse d'autres secrets et mystères de la langue hébraïque, est regardé par les Chrétiens comme un Livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés. En l'année 1559, Ils firent brûler à Rome, par le commandement des Inquisiteurs de la foi, douze cent de ces Talmuds trouvés dans une bibliothèque de la Ville de Crémone.

Les Pharisiens qui faisaient parmi les Juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse, et rejetaient tous les Prophètes. Parmi les Chrétiens, Marcion et ses sectateurs rejetaient les livres de Moïse et les Prophètes, et introduisent d'autres Écritures à la mode, Carpocrate et ses sectateurs en faisaient de même et rejetaient tout l'Ancien-Testament, et maintenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres. Les Marcionites et les Souverains réprouvaient aussi tout l'Ancien-Testament comme mauvais, et rejetaient aussi la plus grande partie des quatre Évangiles et les Épîtres de St. Paul.

Les Ébionites n'admettaient que le seul Évangile de St. Matthieu, rejetant les trois autres, et les Épîtres de St. Paul. Les Marcionites publiaient un Évangile sous le nom de St. Matthias, pour confirmer leur doctrine. Les Apostoliques introduisaient d'autres Écritures, pour maintenir leurs erreurs, et pour cet effet se servaient de certains actes qu'ils attribuaient à St. André et à St. Thomas.

Les Manichéens, Chron. pag. 297, écrivirent un Évangile à leur mode, et rejetaient les écrits des Prophètes et des Apôtres. Les Etfaires débitaient un certain Livre qu'ils disaient être venu du ciel, ils tronçonnaient les autres Écritures à leur fantaisie. Origène même avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les Écritures, et forgeait à tous coups des allégories hors de propos, et se détournait par ce moyen du sens des Prophètes et des Apôtres ; et même avait corrompu quelques-uns des principaux points de la doctrine. Ses Livres sont maintenant mutilés et falsifiés, ce ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis ; aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuaient à l'hérétique Cerinthus,

l'Évangile et l'Apocalypse de St. Jean, c'est pourquoi ils les rejetaient. Les hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme Apocryphes plusieurs livres que les Catholiques romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruch, le Cantique des trois enfants dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, et celle de l'Idole de Bel, la Sapience de Salomon, l'Ecclésiastique, le premier et le second Livre des Macchabées ; auxquels livres incertains et douteux on pourrait encore en ajouter plusieurs que l'on attribuit aux autres apôtres, comme sont, par exemple, les Actes de Saint Thomas, ses circuits, son Évangile et son Apocalypse ; l'Évangile de Saint Barthélemy, celui de St. Mathias, celui de Saint Jacques, celui de Saint Pierre, et celui des Apôtres ; comme aussi les gestes de Saint Pierre, son Livre de la Prédication et celui de son Apocalypse ; celui du Jugement, celui de l'Enfance du Sauveur, et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme Apocryphes par les Catholiques Romains, même par le Pape Gélase et par les SS. PP. de la Communion Romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auraient aucune certitude pour les fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assurait et ne les obligeait absolument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur et d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une créance aveugle, peut-elle rendre certains les livres qui font eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle ? Quelle pitié et quelle démence !

Mais voyons si ces Livres portent en eux-mêmes quelque caractère particulier de vérité comme par exemple, d'érudition, de sagesse, et de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, et si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant. Premièrement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra d'un côté, que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu Paradis Terrestre, d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était

même plus rusé que l'homme, d'une anesse qui parlait et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal-à-propos ; d'un Déluge universel, et d'une Arche où des animaux de toute espèce étaient renfermés, de la confusion des langues et de la division des nations ; sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas et frivoles, et que des auteurs graves mépriseraient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore, ou sur la guerre des Géants contre les Dieux, et autres semblables que les poètes ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mélange de quantité de lois et d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les sacrifices, les purifications de l'ancienne loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs et les autres impurs. Ces lois ne font pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que des simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs rois, de plusieurs Princes ou particuliers qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses et frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne fallait pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin on ne voit dans ces Livres, que les discours, la conduite et les actions de ces renommés prophètes qui se disaient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur manière d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries ; et il fera facile de juger qu'ils ressembleraient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées.

Il y a cependant, dans quelques-uns de ces livres, plusieurs bons enseignements et de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le Livre de la sagesse et de l'Ecclésiastique ; mais ce même Salomon, le plus sage de leurs écrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'âme, et il conclut les ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, et de vivre

avec ce que l'on aime.

D'ailleurs combien les auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Cicéron, l'empereur Antonio, l'empereur Julien, Virgile etc. sont-ils au-dessus de ces livres qu'on nous dit inspirés de Dieu. Je crois pouvoir dire que quand il n'y aurait par exemple, que les fables d'Ésope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces grossières et basses paraboles qui sont rapportées dans les Évangiles.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse et la grossièreté du style et le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers qui y sont très mal circonstanciés, on ne voit point que les auteurs s'accordent, ils se contredirent en plusieurs choses ; ils n'avaient pas même assez de lumières ni de talents naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui le trouvent entr'eux. L'évangéliste Matthieu fait descendre J. Ch. du roi David par son fils Salomon, jusqu'à Joseph, père au moins putatif de J. Ch. ; et Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jésus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il était né un nouveau roi des Juifs, et que des Mages étant venus le chercher pour l'adorer, le roi Hérode craignant que ce prétendu roi nouveau ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfants nouvellement nés depuis deux ans, dans tous les environs de Bethléem, où on lui avait dit que ce nouveau roi devait naître et que Joseph et la mère de Jésus ayant été avertis en songe par un ange de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Égypte où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode ; qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire, Luc marque que Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né, qu'il y fut circoncis suivant la loi des Juifs, huit jours après sa naissance, et que lors que le temps prescrit par cette loi pour la purification de sa mère fut arrivé, elle et Joseph son mari, le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même temps un sacrifice, ce qui était

ordonné par la loi de Dieu ; après quoi ils s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, ou leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse ; et que son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, aux jours solennels de leur fête de Pâques. Si bien que Luc ne-fait aucune mention de leur fuite en Égypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfants de la province de Bethléem.

À l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Josèphe l'Historien qui a écrit la vie de cet Hérode, et que les autres Évangélistes n'en font aucune mention, il est évident que le voyage de ces mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfants et cette fuite en Égypte ne font qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Josèphe qui a blâmé les vices de ce roi, eût passé sous silence une action si noire et si détestable, si ce que dit cet Évangéliste eût été vrai.

Sur la durée du temps de la vie publique de J. C., suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pouvait y avoir eu guère plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, et qu'il ait été né le 25 décembre. Car depuis ce baptême qui fut l'an 15 de Tibère César et l'année qu'Anne et Caïphe étaient Grands Prêtres, jusqu'au premier Pâques suivant, qui était dans le mois de Mars, il n'y avait qu'environ trois mois ; suivant ce que disent les trois premiers Évangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâques suivant, après son baptême et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples ; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications et de sa mort et passion, se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces Évangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paraît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, et en fort peu de temps pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours, on ne voit pas qu'il a fait aucune chose.

On voit par là qu'il n'aurait vécu après son baptême, qu'environ trois mois desquels si l'on vient à ôter six semaines de 40 jours et 40 nuits qu'il passa dans le désert immédiatement

après son baptême, il s'ensuivra que le temps de sa vie publique depuis ses premières prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines ; suivant ce que Jean dit, il aurait au moins duré trois ans et trois mois, parce qu'il parait par l'Évangile de cet apôtre, qu'il aurait été pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques qui n'arrivait qu'une fois l'an.

Or s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, et qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers évangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se font écoulées depuis son baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une seule Pâques, quoiqu'il semble qu'il parle de plusieurs, et que ce n'est que par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs était proche, et que Jésus alla à Jérusalem, et par conséquent qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre ces évangélistes, je le veux bien, mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonstances qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence, qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction au sujet de la première chose que Jésus-Christ fit incontinent après son baptême ; car les trois premiers évangélistes disent qu'il fut aussitôt transporté par l'Esprit dans un désert où il jeûna quarante ours et quarante nuits, et où il fut plusieurs fois tenté par le Diable : et suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana où il se trouva trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

À l'égard du lieu de la première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit ch. 4-13, qu'il s'en vint en Galilée et que laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime. Et Luc ch. 4-16 et 41, dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaüm.

Ils le contredisent sur le temps et la manière dont les Apôtres se mirent à sa suite ; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André son frère, et qu'un peu plus loin, il vit Jacques et Jean son frère avec leur père Zébédée. Jean au contraire dit que ce fut André, frère de Simon Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus avec un autre disciple de Jean-Baptiste, l'ayant vu passer devant eux lorsqu'ils étaient avec leur maître sur les bords du Jourdain.

Au sujet de la Cène, les trois premiers évangélistes marquent que Jésus-Christ fit l'institution du Sacrement de son corps et de son sang, sous les espèces et apparences du pain et du vin, comme parlent nos Christicoles romains : et Jean ne fait aucune mention de ce mystérieux Sacrement. Jean dit ch. 13-5 qu'après cette Cène, Jésus lava les pieds à ses apôtres, qu'il leur commanda expressément de se faire les uns aux autres la même chose, et rapporte un long discours qu'il leur fit dans ce même temps. Mais les autres Évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire ils témoignent qu'incontinent après cette Cène, il s'en alla avec ses Apôtres, sur la montagne des Oliviers où il abandonna son âme à la tristesse, et qu'enfin il tomba en agonie pendant que ses Apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent qu'il fit cette Cène ; car d'un côté ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire le soir du premier jour des Azymes, ou de l'usage des pains sans levain, comme il est marqué dans l'Exode 12-18, Lévit. 25-5, dans les Nomb. 28-16, et d'un autre côté ils disent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette Cène, vers l'heure de midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit et le matin. Or suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette Cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête qu'il fit cette Cène. Donc il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée ; car les trois premiers Évangélistes disent que ces femmes et tous ceux de sa connaissance, entre lesquelles étaient Marie Madeleine et Marie, mère de Jacques et de Joses, et la mère des enfants de Zébédée,

regardaient de loin ce qui se passait lorsqu'il était pendu et attaché à la Croix. Jean, dit au contraire chap. 19-25 que la mère de Jésus et la sœur de sa mère et Marie Madeleine, étaient debout auprès de la Croix, avec Jean son Apôtre. La contrariété est manifeste ; car si ces femmes et ce disciple étaient près de lui, elles n'étaient donc pas éloignées comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Christ fit après sa prétendue résurrection ; car Matthieu chap. 28-16 ne parle que de deux apparitions : l'une lorsqu'il s'apparut à Marie-Madeleine et à une autre femme nommée aussi Marie, et lorsqu'il s'apparut à ses onze disciples qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions, la première lorsqu'il apparut à Marie-Madeleine, la seconde, lorsqu'il apparut à ses deux disciples qui allaient en Emaüs et la troisième lorsqu'il apparut à ses onze disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que des deux premières apparitions comme Matthieu et Jean l'Évangéliste parle de quatre apparitions, et ajoute aux trois de Marc, celle qu'il fit à sept ou huit de ses disciples qui pêchaient sur la Mer de Tibériade.

Ils se contredisent encore sur le lieu de ces apparitions : car Matthieu dit que ce fut en Galilée sur une montagne ; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étaient à table ; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem, et qu'il les mena jusques en Béthanie où il les quitta en s'élevant au Ciel ; et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem dans une maison dont ils avaient fermé les portes ; et une autre fois sur la mer de Tibériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredisent au sujet de sa prétendue ascension au ciel ; car Luc et Marc disent positivement qu'il monta au Ciel en présence de ses onze Apôtres ; mais Matthieu, ni Jean, ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus, Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au Ciel, puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses Apôtres qu'il serait et qu'il demeurerait toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles : « Allez donc, leur dit-il dans cette prétendue apparition, enseignez toutes les Nations, et soyez assurés que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Luc se contredit lui-même sur ce sujet : car dans son

Évangile ch. 24-50, il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au ciel en présence de ses Apôtres ; et dans les Actes des Apôtres, supposé qu'il en soit l'auteur, il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même dans une autre circonstance de cette ascension, car il marque dans son Évangile que ce fut le jour même de sa résurrection, ou la première nuit suivante, qu'il monta au ciel ; et dans ses Actes des Apôtres, il dit que ce fut 40 jours après sa résurrection. Ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les Apôtres avaient véritablement vu leur Maître monter glorieusement au ciel, comment Matthieu et Jean qui l'auraient vu comme les autres, auraient-ils passé sous silence un si glorieux mystère et si avantageux à leur Maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie et de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci ? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette ascension, et n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeurerait toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au Ciel ? Il n'est pas facile de comprendre par quel secret il pouvait demeurer avec ceux qu'il quittait.

Je passe sous silence quantité d'autres contradiction ; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces Livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi.

Chapitre 3

Mais par quel privilège ces quatre Évangiles et quelques autres semblables Livres passent-ils pour Saints et Divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Évangile, et qui ont autrefois été comme les premiers publiés sous le nom de quelques autres Apôtres ? Si l'on dit que les Évangiles réfutés sont supposés et faussement attribués aux Apôtres, on en peut dire autant des premiers ; si l'on suppose les uns falsifiés et corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi, il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns d'avec les autres, en dépit de l'Église qui veut en décider, elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux Testament, ils n'auraient été faits que pour marquer de la part de Dieu une injuste et odieuse acception de peuples et de personnes, et pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, pour favoriser tout particulièrement les autres. La vocation et le choix que Dieu fit des Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, pour de leur postérité se faire un peuple qu'il sanctifierait et bénirait par dessus tous les autres peuples de la Terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses grâces et de ses bienfaits, il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine ; car Dieu, l'auteur de la nature, le père de tous les hommes, doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages, et par conséquent, il doit également être leur protecteur, et leur bienfaiteur ; car celui qui donne l'être doit donner les suites et les conséquences nécessaires pour le bien-être ; si ce n'est que nos Christicoles veulent dire, que leur Dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il serait certainement indigne de penser d'un être infiniment bon.

De plus si tous les prétendus miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, étaient véritables, on pourrait dire que

Dieu aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes qu'à leur plus grand et principal bien ; qu'il aurait voulu plus sévèrement punir dans de certaines personnes, des fautes légères qu'il n'aurait puni dans d'autres de très-grands crimes ; et enfin qu'il n'aurait pas voulu se montrer si bienfaisant dans les plus pressants besoins, que dans les moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits que par ceux qu'il n'a pas faits, et qu'il aurait néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il était vrai qu'il en avait fait. Par exemple, dire que Dieu aurait eu la complaisance d'envoyer un Ange pour consoler et secourir une simple servante, pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de misère une infinité d'innocents : qu'il aurait conservé miraculeusement pendant quarante ans les habillements et les chaussures d'un misérable peuple pendant qu'il ne peut veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles et nécessaires pour la suffisance des peuples et qui se sont néanmoins perdus et se perdent encore tous les jours par différents accidents. Quoi ! il aurait envoyé aux premiers Chefs du Genre humain, Adam et Ève, un Démon, un Diable, ou un simple serpent, pour les séduire, et pour perdre par ce moyen tous les hommes ? cela n'est pas croyable. Quoi ! il aurait voulu, par une grâce spéciale de la providence, empêcher que le Roi de Géralis Païen ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'aurait eu aucune mauvaise fuite ; et il n'aurait pas voulu empêcher qu'Adam et Ève ne l'offensassent, et ne tombassent dans le péché de désobéissance, péché qui, selon nos Christicoles, devait être fatal, et causer la perte de tout le Genre humain ? Cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau Testament. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus-Christ et ses Apôtres guérissaient divinement toutes fortes de maladies et d'infirmités, en ce qu'ils rendaient, quand ils voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux lourds, la parole aux muets, qu'ils faisaient marcher droit les boiteux, qu'ils guérissaient les paralytiques, qu'ils chassaient les démons des corps des possédés, et qu'ils ressuscitaient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les Évangiles, mais on en voit beaucoup plus dans les Livres que nos

Christicoles ont faits des vies admirables de leurs Saints ; car on y lit presque partout, que ces prétendus bienheureux guérissaient les maladies et les infirmités, chassaient les Démons presque en toute rencontre, et ce au seul nom de Jésus ou par le seul signe de la Croix ; qu'ils commandaient, pour ainsi dire, aux Éléments ; que Dieu les favorisait si fort, qu'il leur conservait même après leur mort son divin pouvoir, et que ce divin pouvoir le ferait communiqué jusqu'au moindre de leurs habillements, et même jusqu'à l'ombre de leurs corps et jusqu'aux instruments honteux de leur mort. Il est dit que la chaussette de Saint Honoré ressuscita un mort au six de Janvier ; que les bâtons de Saint Pierre, de Saint Jacques et de Saint Bernard opérait des miracles. On dit de même de la corde de Saint François, du bâton de Saint Jean de Dieu et de la ceinture de Sainte Mélanie. Il est dit de Saint Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire ou enseigner, et qu'il fit par le mérite de son oraison, reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une Église. Que du sépulcre de Saint André, il en coulait sans cesse une liqueur qui guérissait toutes fortes de maladies. Que l'âme de St. Benoît fut vue monter au Ciel : revêtue d'un précieux manteau et environnée de lampes ardentes. St. Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de choses qui lui avait demandées. Que St. François commandait aux hirondelles, aux cygnes et autres oiseaux, qu'ils lui obéissaient ; et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres venaient se mettre entre ses mains ou dans son giron. Que St. Paul et St. Pantaléon ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang. Que le bienheureux Pierre de Luxembourg dans les deux premières années d'après sa mort, 1388 et 1389 fit 2400 miracles, entre lesquels il y eut 42 morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis ; sans ceux qu'il fait encore tous les jours. Que les Cinquante Philosophes que Ste. Catherine convertit, ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, et pas un seul de leurs cheveux brûlés ; que le corps de Ste. Catherine fut enlevé par les Anges après sa mort, et enterré par eux sur le mont Sinaï. Que le jour de la canonisation de St. Antoine de Padoue, toutes les cloches de la Ville de Lisbonne tonnèrent d'elles-mêmes sans que l'on sut d'où cela venait ; que ce Saint, étant un jour sur le bord de la mer, et ayant appel les poissons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en

foule, et mettant la tête hors de l'eau, ils l'écoutaient attentivement. On ne finirait point s'il fallait rapporter toute ces balivernes ; il n'y a sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, où les auteurs de ces vies de Saints, ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière dans son Apologie des Grands-hommes, Tom. 2, p. 13.

Ce n'est pas sans raison en effet, que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges, car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des Poètes Païens ; c'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

Chapitre 4

CONFORMITÉ DES ANCIENS ET NOUVEAUX MIRACLES

Si nos Christicoles disent que Dieu donnait véritablement pouvoir à ses Saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même aussi les Païens disent que les filles d'Anius Grand Prêtre d'Apollon avaient véritablement reçu du Dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudraient en bled, en vin, en huile etc.

Que Jupiter donna aux Nymphes qui eurent soin de son éducation une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment de tout ce qui leur viendrait à souhait.

Si nos Christicoles disent que leurs Saints avaient le pouvoir de ressusciter les morts et qu'ils avaient des révélations divines, les Païens avaient dit avant eux qu'Athalide, fis de Mercure, avait obtenu de son Père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait, et qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se faisait au monde, et en l'autre vie, et qu'Esculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts, et entr'autres qu'il ressuscita Hyppolite, fils de Thésée, à la prière de Diane, et qu'Hercule ressuscita aussi Alceste, femme d'Admet Roi de Thessalie, pour la rendre à son mari.

Si nos Christicoles disent que leur Christ est né miraculeusement d'une Vierge, sans connaissance d'homme, les Païens avaient déjà dit avant eux, que Rémus et Romulus fondateurs de Rome étaient miraculeusement nés d'une Vierge Vestale nommée Ilia, ou Silvia, ou Rea Silvia ; ils avaient déjà dit que Mars, Ares, Vulcain et autres, avaient été engendrés de la Déesse Junon sans connaissance d'homme, et avaient déjà dit aussi que Minerve déesse des Sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter ou qu'elle en sortit toute armée par la force d'un coup de

poing dont ce Dieu se frappa la tête.

Si nos Christicoles disent que leurs Saints faisaient sortir des fontaines d'eau des rochers, les Païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos Christicoles le vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du Ciel, comme par exemple celle de Nôtre Dame de Lorette et de Liesse, et plusieurs autre présents du Ciel, comme la prétendue Ste. Ampoule de Rheims, comme la Chasuble blanche que St. Ildefonse reçut de la Vierge Marie, et autres choses semblables ; les Païens le vantaient avant eux, d'avoir reçu un bouclier Sacré pour marque de la conservation de leur ville de Rome ; et les Troyens se vantaient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du Ciel leur Palladium, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disaient-ils, prendre sa place dans le Temple qu'on avait édifié à l'honneur de cette Déesse.

Si nos Christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses Apôtres monter glorieusement au Ciel, et que plusieurs âmes de leurs prétendus Saints furent vues transférées glorieusement au Ciel par les Anges ; les Païens Romains avaient déjà dit avant eux, que Romulus leur fondateur fut vu tout glorieux après sa mort ; que Ganymède fils de Tros Roi de Troie, fut par Jupiter transporté au Ciel, pour lui servir d'échanson ; que la chevelure de Bérénice, ayant été consacrée au Temple de Vénus, fut après transportée au Ciel : ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède, et même de l'âne de Silène.

Si nos Christicoles disent que plusieurs corps de leurs Saints ont été miraculeusement préservés de corruption près leur mort, et qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines après avoir été un fort longtemps perdus sans savoir où ils pouvaient être ; les Païens en disent de même du corps d'Oreste qu'ils prétendent avoir été trouvé par avertissement de l'Oracle etc.

Si nos Christicoles disent que les sept frères dormants dormirent miraculeusement pendant 177 ans, qu'ils furent enfermés dans une caverne ; les Païens disent qu'Épiménides le Philosophe dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'était endormi.

Si nos Christicoles disent que plusieurs de leurs Saints portaient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la lan-

gue coupées ; les Païens disent que la tête de Gabienus chanta un long poème, après avoir été séparée de son corps.

Si nos Christicoles se glorifient de ce que leurs Temples et Églises sont ornées de plusieurs tableaux et riches présents qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession leurs Saints ; on voit aussi, ou du moins on voyait autrefois, dans les temples d'Esculape, en Épidaure, quantité de tableaux des cures et guérisons miraculeuses qu'il avait faites.

Si nos Christicoles disent que plusieurs de leurs Saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leurs corps, dans leurs habits ; les Païens disaient que les Religieuses du Temple de Diane marchaient sur les charbons ardents pieds nus, sans se brûler et sans se blesser les pieds, et que les Prêtres de la Déesse Féronie et de Hyrpicus marchaient de même sur des charbons ardents, dans les feux de joie que l'on faisait à l'honneur d'Apollon.

Si les Anges bâtirent une chapelle à Saint Clément au fond de la mer, la petite maison de Baucis et de Philémon fut miraculeusement changée en un superbe Temple en récompense de leur piété.

Si plusieurs de leurs Saints, comme Saint Jacques, Saint Maurice etc. ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés et équipés à l'avantage, combattre en leur faveur ; Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.

Si un bélier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac, lorsque son Père Abraham le voulait sacrifier, la Déesse Vesta envoya aussi une génisse pour lui être sacrifiée à la place de Metella fille de Metellus : la Déesse Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle était sur le bûcher pour lui être immolée, et par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si Saint Joseph fuit en Égypte, sur l'avertissement de l'Ange ; Simonides le Poète évita plusieurs dangers mortels, sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton ; le Cheval Pégase en fit autant, en frappant de son pied un rocher, il en sortit une fontaine.

Si Saint Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pièces, et dont le corps était déjà moitié cuit et moitié rôti, Pélops fils de Tantale Roi de Phrygie, ayant été mis en pièces par son père, pour le faire manger aux Dieux, ils en ramassèrent tous les membres, les réunirent et lui rendirent la vie.

Si plusieurs Crucifix et autres images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses, les Païens disent que leurs Oracles ont divinement parlé, et rendu des réponses à ceux qui les consultaient, et que la tête d'Orphée et celle de Policrates rendaient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connaître par une voix du Ciel, que Jésus-Christ était son fils comme le citent les Évangélistes, Vulcain fit voir par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Cœculus était véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses saints, les Poètes Païens disent que Triptolème fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons, et que Phénéé fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs Saints ont miraculeusement adouci la cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles ; il est dit qu'Orphée attirait à lui par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instruments, les lions, les ours et les tigres, et adoucissait la férocité de leur nature ; qu'il attirait à lui les rochers, les arbres , et même les rivières arrêtaient leurs cours pour l'entendre chanter.

Enfin pour abréger, car on en pourrait rapporter bien d'autres, si nos Christicoles disent que les murailles de la ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes ; les Païens disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son des instruments de musique d'Amphion, les pierres, disent les Poètes, s'étant agencées d'elles-mêmes, par la douceur de son harmonie, ce qui serait encore bien plus miraculeux et plus admirable, que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part et d'autre. Comme ce serait une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du Paganisme, ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du Christianisme, puisqu'ils ne viennent

tous que d'un même principe d'erreur. C'était pour cela aussi que les Manichéens et les Ariens, qui étaient vers le commencement du Christianisme, se moquaient de ces prétendus miracles, faits par l'invocation des Saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort, et qui honoraient leurs reliques.

Revenons à présent à la principale fin que Dieu se serait proposée en envoyant son fils au monde, qui se serait fait homme ; ç'aurait été comme il est dit, d'ôter les péchés du monde et de détruire entièrement les œuvres du prétendu Démon etc. c'est ce que nos Christicoles soutiennent, comme aussi que Jésus-Christ aurait bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention de Dieu son Père, ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints Livres.

Quoi ! un Dieu tout-puissant et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, aurait voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies et quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés, et il n'aurait pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos âmes, c'est-à-dire à guérir tous les hommes de leurs vices et de leurs dérèglements, qui sont pires que les maladies du corps ? Cela n'est pas croyable. Quoi ! un Dieu si bon aurait voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture et de corruption, et il n'aurait pas voulu de même préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché, les âmes d'une infinité de personnes qu'il serait venu racheter au prix de son sang et qu'il devait sanctifier par sa grâce ? Quelle pitoyable contradiction !

Chapitre 5

DE L'ANCIEN TESTAMENT

Nos Christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur Religion, les Prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si longtemps avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les Prophètes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus Prophètes, et si l'on en doit faire tant d'état que nos Christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étaient que des visionnaires et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant, que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient ; ou bien c'était des imposteurs qui contrefaisaient les Prophètes-, et qui, pour tromper plus facilement les ignorants et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrais bien savoir comment serait reçu un Ézéchiël qui dit ch. 3. et 4, que Dieu lui a fait manger à son déjeuner un livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou, lui a prescrit de se coucher 390 jours sur le côté droit et 40 sur le gauche ; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, et ensuite par accommodement de la fiente de bœuf ? Je demande comment un pareil extravagant serait reçu chez les plus imbéciles mêmes de tous nos Provinciaux ?

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violents que ces Prophètes se faisaient les uns aux autres, de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu ; reproches mêmes qu'ils se fai-

saient, disaient-ils, de la part de Dieu. Voyez Ézéchiel 13-1, Sophon. 3-4 et Erem. 2-4

Ils disent tous, *gardez-vous des faux Prophètes*, comme les vendeurs de Mithridate disent, *gardez-vous des pilules contrefaites*.

Ces malheureux font parler Dieu d'une manière dont un crocheteur n'oserait parler. Dieu dit au 23 chap. d'Ézéchiel, que la jeune Oolla n'aime que ceux qui ont membre d'âne et sperme de cheval. Comment ces fourbes insensés auraient-ils connu l'avenir ? Nulle prédiction en faveur de leur nation Juive n'a été accomplie.

Le nombre des Prophéties qui prédisent la félicité et la grandeur de Jérusalem, est presque innombrable ; aussi dira-t-on, il est très naturel qu'un peuple vaincu et captif se console dans les maux réels par des espérances imaginaires, comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du Roi Jacques, que les Irlandais de son parti n'aient forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effectivement trouvées véritables, il y aurait déjà longtemps que la nation juive aurait été et serait encore le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphant.

DU NOUVEAU TESTAMENT

Il faut maintenant examiner les prétendues Prophéties contenues dans les Évangiles.

Premièrement. Un Ange s'étant apparu en songe à un nommé Joseph, père au moins putatif de Jésus fils de Marie, lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre chez vous Marie votre épouse ; car ce qui est dans elle est l'ouvrage du St. Esprit. [Combien, dit Montaigne, y a-t-il de semblables cocuages, provoqués par les Dieux, contre les pauvres humains etc. Ess. P. 500.] Elle vous enfantera un fils que vous appellerez Jésus, parce que ce sera lui qui délivrera son peuple de ses péchés. »

Cet Ange dit aussi à Marie : « Ne craignez point, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. Je vous déclare que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils que vous

nommerez Jésus. Il sera grand, sera appelé le fils du Très-haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le Trône de David son Père ; il régnera à jamais dans la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin. » Matth. 1-20 et Luc 1-3.

Jésus commença à prêcher et à dire, « Faites pénitence, car le Royaume du Ciel approche. » Matth. 4-17. « Ne vous mettez pas en peine, et ne dites pas, que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? car votre Père céleste sait que toutes ces choses vous sont nécessaires. Cherchez donc premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données pour surcroît. » Matth. 6-30-32.

Or maintenant que tout homme qui n'a pas perdu le sens commun, examine un peu, si ce Jésus a été jamais Roi, si ses disciples ont eu toutes choses en abondance.

Ce Jésus promet souvent qu'il délivrera le monde du péché. Y a-t-il une prophétie plus fautive ? Et notre siècle n'en est-il pas une preuve parlante ?

Il est dit que ce Jésus est venu sauver son peuple. Quelle façon de le sauver ! C'est la plus grande partie qui donne la dénomination à une chose : une douzaine ou deux, par exemple, d'Espagnols, ou de Français, ne font pas le peuple Français ou le peuple Espagnol ; et si une armée de cent vingt mille hommes était faite prisonnière de guerre par une plus forte armée d'ennemis, et si le chef de cette armée rachetait seulement quelques hommes, comme dix à douze soldats ou officiers en payant leur rançon, on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un Dieu qui vient se faire crucifier et mourir pour sauver tout le monde, et qui laisse tant de notions damnées ?

Quelle pitié et quelle horreur !

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander et qu'on recevra, qu'à chercher et qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra, et que si l'on avait seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on serait par une seule parole transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse eût été véritable, rien ne paraîtrait impossible à nos Christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant tout le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sec-

tateurs que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne dirait-on pas ? On crierait : ha le fourbe ! ha l'imposteur ! ha les fous de croire un tel imposteur ! Les voilà ces Christicoles eux-mêmes dans le cas ; il y a longtemps qu'ils y sont sans revenir de leur aveuglement. Au contraire ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du Christianisme ; étant pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la Religion ; mais que cette Religion étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires : où est donc la certitude de cette proposition ?

D'ailleurs celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain temps ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier ; mais il les a faites généralement à tout le monde. « La foi de ceux qui croiront, dit-il, sera suivie de ces miracles-ci : ils chasseront les Démons en mon nom ; ils parleront diverses langues ; ils toucheront les serpents etc.

À l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne : *ôte-toi de là, et te jette dans la mer*, pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croit tout ce qu'il commandera, sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout-à-fait générales, sans restriction de temps, de lieux ni de personnes ?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jésus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé et établi une société de sectateurs, qui ne tomberaient point dans le vice, ni dans l'erreur, ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le Christianisme aucune secte, ni société et d'Église qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, principalement la secte ou société de l'Église Romaine, quoiqu'elle se dise la plus pure et la plus sainte de toutes. Il y a longtemps qu'elle est tombée dans l'erreur, elle y est née ; pour mieux dire, elle y a été engendrée et formée, et maintenant elle est même dans des erreurs qui font contre l'intention, les sentiments et la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a contre son dessein aboli les lois des Juifs qu'il approuvait, et qu'il était venu lui-même, disait-il, *pour les accomplir et non pour les détruire*, et quelle est tombée dans les erreurs et l'idolâtrie du Paganisme, comme il se

voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses Saints, à leurs images et à leurs reliques.

Je sais bien que nos Christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses et prophéties comme elles font exprimées ; ils abandonnent le sens littéral et naturel des paroles pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel, et qu'ils nomment allégorique et topologique ; disant, par exemple, que par le peuple d'Israël et de Juda, à qui ces promesses ont été faites, il faut entendre, non les Israélites selon la chair, mais les Israélites selon l'esprit, c'est-à-dire les Chrétiens, qui sont l'Israël de Dieu, le vrai peuple choisi.

Que par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre, non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes, de la servitude du Démon, qui se devait faire par leur divin Sauveur.

Que par l'abondance des richesses, et toutes les félicités temporelles promises à ce peuple, il faut entendre l'abondance des grâces spirituelles ; et qu'enfin par la ville de Jérusalem il faut entendre, non la Jérusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'Église Chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels et allégoriques n'étant qu'un sens étranger, imaginaire, un subterfuge des interprètes ; il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques, puisque ce n'est que par rapport au sens naturel et véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté d'une proposition, par exemple, une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse en elle-même, sous prétexte qu'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas : de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre et naturel, ne deviendront pas véritables en elles-mêmes, sous prétexte qu'on voudrait leur donner un sens étranger qu'elles n'auraient pas.

On peut dire que les prophéties de l'Ancien Testament ajoutées au nouveau, sont des choses bien absurdes et bien pué- riles. Par exemple, Abraham avait deux femmes, dont une qui

n'était que servante figurait la Synagogue, et l'autre qui était épouse figurait l'Église chrétienne. Et sous prétexte encore que cet Abraham avait eu deux fils, dont l'un qui était de la servante figurait le vieux Testament, et l'autre qui était de son épouse figurait le nouveau Testament. Qui ne rirait d'une si ridicule doctrine ? [Spectatum admissi risum teneatis amici De arte Poëtica Horat. 5 Vers. Diij]

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain, pour servir de signal à des espions, dans l'ancien Testament, soit la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le nouveau ?

Si suivant cette manière d'interpréter allégoriquement tout ce qui s'est dit, fait et pratiqué dans cette ancienne Loi des Juifs, on voulait interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions et toutes les aventures du fameux Don Quichotte de la Manche ; on y trouverait certainement autant de mystères et défigures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la religion chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne Loi, que les Docteurs Chriscoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse et la plus ridicule qu'on ait jamais faite est celle de Jésus, dans Luc ch. 22. Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et que le fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes ; et il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé ? le fils de l'homme est-il venu dans une nuée ?

Chapitre 6

PREUVE TIRÉE DES ERREURS
DE LA DOCTRINE ET DE LA MORALE

La Religion chrétienne, apostolique et romaine, enseigne et oblige de croire, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu. Ce qui est manifestement absurde ; car s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce font véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu ; ou s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui sont Dieu, puisqu'un ou trois ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

Il est aussi dit que la première de ces prétendues personnes divine, qu'on appelle le Père, a engendré la seconde personne qu'on appelle le Fils, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième que l'on appelle le Saint Esprit, et néanmoins que ces trois prétendues divines personnes ne dépendent point l'une de l'autre, et ne font pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre, sans quelque dépendance de cet autre, et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit, pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième personnes divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent dans leur être, de cette première personne, qui leur aurait donné l'être, ou qui les auraient engendrées ; et il faut nécessairement aussi que cette première qui aurait donné l'être aux deux autres, ait été avant, puisque ce qui n'est point ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs il répugne et est absurde de dire, qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or selon nos Christicoles, la seconde et la troisième personnes ont été engendrées ou produites ; donc elles ont eu un

commencement ; et si elles ont eu un commencement, et que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée, ni produite d'aucune autre, il s'enfuit de nécessité que l'une a été avant l'autre.

Nos Christicoles qui sentent ces absurdités, et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre. Mais comme ce qu'ils appellent foi est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disaient, qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos Déichristicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens Païens qui adoraient plusieurs Dieux. Ils se railent de la généalogie de leurs Dieux, de leurs naissances, de leurs mariages et de la génération de leurs enfants ; et ils ne prennent pas garde, qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules et plus absurdes.

Si les Païens ont crû qu'il y avait des Déesses aussi-bien que des Dieux, que ces Dieux et ces Déesses se mariaient, et qu'ils engendraient des enfants, ils ne pensaient en cela rien que de naturel : car ils ne s'imaginaient pas encore que les dieux fussent sans corps et sans sentiments ; ils croyaient qu'ils en avaient aussi-bien que les hommes. Pourquoi n'en aurait-il point eu de mâle et de femelle ? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre, et en supposant des Dieux et des Déesses, pourquoi n'engendreraient-ils pas en la manière ordinaire ? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il était vrai que leurs Dieux existassent.

Mais dans la doctrine de nos Christicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde ; car outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, et de trois qui n'en font qu'un, ils disent que ce Dieu triple et unique, n'a ni corps, ni forme, ni figure, que la première personne de ce Dieu triple et unique, qu'ils appellent le Père, a engendré toute seule une seconde personne qu'ils appellent le Fils, et qui est tout semblable à son Père, étant comme lui sans corps, sans forme et sans figure. Si cela est, qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le Père plutôt que la

mère ? et que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille ? car si la première est véritablement plutôt père que mère, et si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une et dans l'autre de ces deux personnes, qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, et l'autre plutôt fils que fille. Or qui pourrait faire cela, si ce n'est qu'ils seraient tous deux mâles et non femelles ? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure ? Cela n'est pas imaginable et se détruit de soi-même. N'importe, ils disent toujours que ces deux personnes sans corps, forme ni figure, et par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième personne qu'ils appellent le St. Esprit, laquelle personne n'a non plus que les deux autres ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias !

Puisque nos Christicoles bornent la puissance de Dieu Le Père à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi-bien que la troisième, aient comme la première la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elle ? Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne. Ainsi ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui se trouvent dans la première, elles ne seraient certainement pas égales entr'elles : si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la première personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un tre qui serait souverainement parfait.

D'ailleurs ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne, ne soit pas une perfection ; et s'ils disent que cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elle n'aurait voulu engendrer que ce seul Fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer d'autres, on pourrait 1° leur demander, d'où ils savent que cela est ainsi ; car on ne voit point dans leurs prétendues Écritures Saintes, qu'aucune de ces divines se soient positivement déclarées là-dessus. Comment donc nos Christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est ? Ils n'en parlent

donc que suivant leurs idées et leurs imaginations creuses.

2° On pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient la puissance d'engendrer plusieurs enfants et qu'elles n'en voulassent cependant rien faire, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet. Elle serait tout-à-fait sans effet dans la troisième personne qui n'en engendrerait et n'en produirait aucune, et elle ferait presque sans effet dans les deux autres puisqu'elles voudraient la borner à si peu. Ainsi cette puissance qu'elles auraient d'engendrer et de produire quantité d'enfants, demeurerait en elles comme oisive et inutile, ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos Christicoles blâment et condamnent les Païens de ce qu'ils attribuent la divinité à des hommes mortels, et de ce qu'ils les adoraient comme de Dieux après leur mort ; ils ont raison en cela, mais ces Païens ne faisaient que ce que font encore maintenant nos Christicoles, qui attribuent la divinité à leur Christ, en sorte qu'ils devraient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces Païens, et qu'ils adorent un homme qui était mortel, et si bien mortel, qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne servirait de rien à nos Christicoles de dire qu'il y aurait une grande différence entre leur Jésus-Christ et les Dieux des Païens, sous prétexte que leur Christ serait, comme ils disent, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la Divinité se serait véritablement incarnée en lui ; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auraient fait dans Jésus-Christ un vrai Dieu et un vrai homme. Ce qui ne s'était jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les Dieux des Païens.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse de cette réponse ; car d'un côté n'aurait-il pas été aussi facile aux Païens qu'aux Chrétiens de dire que la Divinité se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme Dieux ? D'un autre côté si la Divinité avait voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jésus-Christ, que savent-ils si cette même Divinité n'aurait pas voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes, et

dans ces admirables femmes, qui par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, et se sont faits ainsi adorer comme Dieux et Déeses ? Et si nos Christicoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces Grands Personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jésus ? Où en est la preuve ? Leur foi et leur créance, qui étaient dans les Païens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le Christianisme que dans le Paganisme, c'est que les Païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à des grands hommes, auteurs des Arts et des Sciences, et qui avaient excellé dans des vertus utiles à leur patrie ; mais nos Déichristicoles à qui attribuent-ils la divinité ? À un homme de néant, vil et méprisable, qui n'avait ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parents, et qui depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé et pour un séducteur, qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté et enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage et sans habileté.

De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables Imposteurs qui se disaient être le vrai Messie promis par la Loi, entr'autres un certain Juda Galiléen, un Théodore, un Barcon et autres, qui sous un vain prétexte abusaient les peuples et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux ; mais qui font tous périr.

Passons à ses discours et à quelques-unes de ses actions qui sont des plus remarquables et des plus singulières dans leurs espèces. « Faites pénitence, disait-il aux peuples, car le Royaume du Ciel est proche ; croyez cette bonne nouvelle » et il allait courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du Royaume du Ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce Royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'était qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce beau Royaume.

Voici comme il parlait aux peuples : « Le Royaume des Cieux est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans

son champ, mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi est venu qui a semé la zizanie parmi le bon grain. Il est semblable à un trésor caché dans un champ : un homme ayant trouvé le trésor, le cache de nouveau, et il a eu tant de joie de l'avoir trouvé, qu'il a vendu tout son bien et il a acheté ce champ. Il est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a, et achète cette perle. Il est semblable à un filet qui a été jeté dans la mer, et qui renferme toutes fortes de poissons : étant plein, les pêcheurs l'ont retiré, et ont mis les bons poissons ensemble dans des vaisseaux, et jette dehors les mauvais. Il est semblable à un grain de moutarde qu'un homme a semé dans son champ : il n'y a point de grain si petit que celui-là, néanmoins quand il est cru, il est plus grand que tous les légumes etc. » Ne voilà-t-il par des discours dignes d'un Dieu ?

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car 1°. courir toute une Province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu Royaume ; 2°. avoir été transporté par le Diable sur une haute montagne, d'où il aurait cru voir tous les Royaumes du monde, cela ne peut convenir qu'à un visionnaire, car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un Royaume entier, si ce n'est le petit Royaume d'Yvetot, qui est en France. Ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces Royaumes, et qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi-bien que sur le pinacle du Temple. 3°. Lorsqu'il guérit le sourd et le muet, dont il est parlé dans Saint Marc, il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, et qu'ayant craché, il lui tira la langue, puis jetant les yeux au Ciel, il poussa un grand soupir et lui dit, eppheta. Enfin qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui., et, qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les Christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu ; et ils s'attribuent la puissance de faire des Dieux de pâte et de farine, et même d'en faire tant qu'ils veulent. Car suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de Dieux, en eût-

il des millions. Quelle folie ! Avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauraient faire la moindre mouche, et ils croient pouvoir faire des Dieux à milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, et cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voient-ils pas, ces Docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des Prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en Dieux ? Tous les prêtres des Idoles n'auraient-ils pu et ne pourraient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère ?

Ne voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des Dieux ou des Idoles de bois, de pierre etc. que les Païens adoraient, démontrent pareillement la vanité des Dieux et des Idoles de pâte et de farine que nos Déichristicoles adorent ? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des Dieux des Païens ? n'est-ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des Images muettes et insensibles ? Et que sont donc nos Dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris ? Quelles feront donc les vaines ressources des Christicoles ? leur morale ? elle est la même au fond que dans toutes les Religions ; mais des dogmes cruels en sont nés et ont enseigné la persécution et le trouble. Leurs miracles ? mais quel peuple n'a pas les siens, et quels sages ne méprisent pas ces fables ? Leurs prophéties ? n'en a-t-on pas démontré la fausseté ? Leurs mœurs ? ne sont-elles pas souvent infâmes ? L'établissement de leur Religion ? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas élevé, la force n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice ? La Doctrine ? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité ?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera plus encore que mes discours, et plutôt à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés ! mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin, pour l'établissement de ces horribles imposture. L'Église romaine, la Grecque, la Protestante, tant de disputes vaines, et tant d'ambitieux hypocrites, ont ravagé

l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de Moines et de Nones, devenus stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues, et vous verrez que la Religion Chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier Dieu si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la Religion Naturelle, dont le Christianisme est l'ennemi déclaré ; à cette Religion simple que Dieu a mis dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui, que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'Univers serait composé de bons citoyens, de pères justes ; d'enfants soumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette Religion en nous donnant la raison, puisse le fanatisme ne la plus pervertir ! Je vais mourir plus rempli de ces désirs que d'espérances.

Voilà le précis exact du Testament in-folio de Jean Meslier. Qu'on juge de quel poids est le témoignage du prêtre mourant qui demande pardon à Dieu.

Ce 15^e. Mars 1742.

New design by Christian Isidore Angelliaume

© Juin 2012, éditions les atomes de l'âme.

*Ce livre a été entièrement reconditionné — c'est-à-dire : copie, mise au français moderne, relecture, et mise ne page, etc. —, à titre privé et pour son usage strictement personnel, par **Christian Isidore Angelliaume** à partir de l'édition de 1762.*

éditions les atomes de l'âme